

dans les scènes où elle fait face à l'institution. Pour Fabien Gogear, « Mélanie a une intensité, une profondeur qu'elle ne lâche jamais, c'est absolument grisant à filmer. Chaque scène imaginée au scénario prenait une ampleur de cinéma folle quand elle se mettait à jouer ».

Mélanie Thierry occupe l'espace-temps avec une présence remarquable, portée également par le jeu sensible et authentique de tous les comédiens qui l'entourent.

Il suffit d'écouter le personnage d'Anna évoquer le rôle et la personnalité de Lyes Salem : « Lyes est un partenaire de rêve. Notre entente fut immédiate, instinctive, évidente. Nous nous sommes rencontrés pour préparer le film, en leggings, en cours de danse, sur les Rita Mitsouko et j'avais l'impression de le connaître depuis toujours ! On dansait comme des pieds, on se marrait et cela a créé une vraie complicité entre nous. Danser permet d'être tout de suite dans le sensuel, le toucher, et cela brise la glace rapidement. C'est vraiment mystérieux cette alchimie quand elle opère. Le personnage de Driss est très protecteur, Lyes dans la vie est lui aussi un vrai papa avec les gens, il est rassurant, bienveillant, attentif, droit, entier. Il est très chaleureux avec les enfants et a eu une grande facilité à les entourer sur le plateau. La façon dont il a donné corps à son personnage et la manière dont il a protégé le mien était très précieuse. »

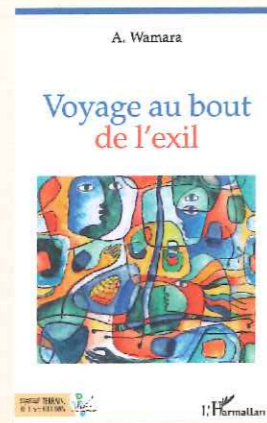
Ce brillant hommage de Mélanie Thierry exprime toute l'osmose et l'harmonie qui accompagnent avec talent une narration à la fois brillante et structurée sans jamais tomber dans le pathos, le mélodrame ou le romanesque... ■

M. M.

Livres

Voyage au bout de l'exil

Achour Wamara, Paris, L'Harmattan, 2021, 160 p., 16,50 euros.



Voici le cinquième ouvrage publié par Achour Wamara, auteur important et exigeant. L'homme a du style, et du meilleur. Pas le genre passe-partout, à l'eau de rose et sans âme : il y a du sens ici, et du nerf, de la personnalité et de la force, du réalisme sans illusion et de l'amour, si ce n'est pour son prochain à tout le moins pour ses semblables. La plume, assassine, décille le regard et régénère l'esprit. La phrase persifle, file, inventive, se joue des citations et brandie les références et les néologismes comme le fou du roi les bouffonneries. Ici, le réel se niche au détour d'une pirouette stylistique. L'ironie et les lazzis sont socratiques.

Comme l'auteur s'en vient combattre quelques doxas, mieux vaut être armé, bomber le torse, ne pas pleurnicher sur la « pòvre » condition du rastaquouère en goguette.

Dans ce *Voyage au bout de l'exil*, titre à l'accent célinien, vous trouverez tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur l'exil sans jamais oser le demander ! L'auteur ramasse des rayons de romans et d'essais sur le sujet. Une

bibliothèque de poche. Le livre, inclassable, pluridisciplinaire et pluridimensionnel, relève à la fois du témoignage, de l'essai, de la compilation et de la fiction, il barbote aussi bien dans le roman, la sociologie, l'anthropologie ou le politique. Il n'y manque que des statistiques pour appuyer le propos – qui n'en a que faire d'ailleurs. Tout y passe et la chronologie est aux petits oignons. Depuis le départ – « que tu sois persécuté ou démuni, tu ne pars pas, tu fuis, parfois la honte à tes basques [...] chargé comme une mule de tous les faux espoirs » – jusqu'au final et grand voyage et « ta progéniture qui ne sait plus où donner du cimetière ».

En courts chapitres, Achour Wamara scande, transcende, ce qu'il faut bien appeler, pour rester dans l'esprit du livre, les stations du chemin de croix de l'exilé : l'arrivée, la frontière, l'accueil, l'administration, le regard de l'autre, la naturalisation, la « dé-marque identitaire » ou « la braderie » de l'identité, « les vocations de demi-savants » et autres Diafoirus de la migration, les mouvements de l'intégration, les deux mamelles des politiques publiques : suspicion et duperie, etc. Chez Wamara, « la condition exilique » relève de la tragédie : « Il n'y a pas d'exil heureux » écrit l'auteur qui, belle âme dotée de tact, concède : « Nul n'est obligé de s'y reconnaître. Ici l'optimisme est mort et enterré. »

Et pourtant, l'exil n'a jamais été un processus univoque. Et si pour un rastaquouère (apparemment) heureux, il faut compter des milliers d'infortunés, c'est sans doute le premier qui donne le « la », celui de se découvrir autre face à une réalité autre comme disait Mohammed Dib. De se changer soi-même et de changer le monde ! Même le terrible et inquiet Wamara le dit, presque contre son gré, par honnêteté d'observation, lui, le pessimiste, est bien obligé de le reconnaître : « Tu es un coucou en mal de nid accueillant. Malgré tout, exilé tu pollinises la terre d'accueil. » « Tu as

emporté ta semence qui fera bifurquer ta généalogie. » « L'enfant-bouture » « né de l'exil réécrit le testament national, il le modifie et rajoute quelques feuillets, il en fait un inédit ». « Il dé-exile les parents » !

Et ce n'est pas tout ! Si « l'autochtone ne sait rien de ta vie immergée, ou feint de l'ignorer », Wamara salue le « je qui est un hôte », pas « les commerciaux de l'éthique à quatre sous », mais ceux qui « défient la Loi d'airain pour ne pas faillir aux droits humains », ceux qui, « Avec des petits riens, font des liens ». « Un seul être vous étreint, et le monde est réenchanté. »

Parce qu'il ne cède ni au vertige des origines ni à celui du déguisement, « l'exilé créateur » « se tortille dans ses questionnements à n'en plus finir ». Il « ne doit [sa] santé mentale qu'à ce funambulisme sur la corde des allégeances ». Condition incertaine qui est le prix à payer de la création et de l'invention. Wamara dissèque alors la dialectique des « gnangnans mémoriels », de l'oubli et de l'anamnèse ; la dialectique des racines et des « bâtardises » ; la dialectique des langues aussi, entre la disparition des langues maternelles et les aises que prend le métèque avec la langue d'accueil, « pour s'allonger au milieu de la phrase et y marquer son territoire ».

Et puis, il y a l'essentiel, ces vertus prêtées à l'exilé qui « remplacera les identités dites inoxydables par des biodégradables ». Une identité « réfractaire à toute fixation », à toute « essence ». Le « Tu te déraçes » sonne comme une condamnation des enfermements de... « race ». « Tu tends l'oreille en permanence aux appels d'identité, de souche ou à babouches, pour te défilier dare-dare, t'en éloigner en chat botté. » Oui, trois fois oui à tout ce qu'écrit Achour Wamara, et surtout à ces (quelques) rais de lumière qu'il laisse échapper de l'intérieur sombre des valises de l'exilé.

M. H.

La mélancolie du monde sauvage

Katrina Kalda, Paris, Gallimard, 2021, 280 p., 20 euros.



Après *Le pays où les arbres n'ont pas d'ombre*, Katrina Kalda poursuit son exploration de nos sociétés dans ce roman protéiforme où, à partir peut-être de l'interrogation dostoïevskienne – la beauté sauvera-t-elle le monde ? –, elle raconte le parcours de Sabrina, jeune fille, née pauvre, dans un quartier pauvre, où la laideur et la bêtise se sont incrustées jusque dans les têtes, élevée par une mère seule, alcoolique, inadaptée à « la civilisation du produit éphémère ». « Maman me possédait, moi, Sabrina... mais Sabrina va partir, se détacher, de sa ville, Calais, spectacle d'une autre désespérance, celles des migrants. Il n'y a plus ici de contre-culture au règne de l'objet et de la surconsommation. Il n'y a pas que les tropiques qui sont « tristes », nos sociétés le deviennent tout autant, colonisées cette fois par une pensée uniformisée, une civilisation des « objets [qui] dévoreraient notre attention, nos désirs et notre temps. Nos logements n'étaient pas assez grands pour les contenir ».

L'adolescente s'enfonce dans le tourbillon de ce trou noir, sans horizon. Jusqu'au jour où un professeur, « courageux », décide d'emmener sa classe, « regroupement de sauvages »,

visiter le musée Rodin à Paris. Devant « la Porte de l'Enfer », Sabrina rencontre « la beauté », elle découvre l'art et l'art changera le cours de sa vie. L'apaisera, la guérira. C'est ici que Katrina Kalda déploie une réflexion sur la fonction de l'art et des artistes, agrémenté de quelques références – critiques – à l'art contemporain. L'art doit-il « embellir la réalité » ou « nous confronter à sa laideur » ? Serait-il « chimère », « mensonge qui aide à vivre » ? Est-il « émanation de la matière » ou engagé ? L'art « des machines et la constance de la matière » ou celui « de l'ombre et de la lumière », « de l'éphémère et de l'incertain » ? Et le catalogue des « laideurs » est épais : injustice sociale, fragmentation de la société entre riches et puissant versus le reste de l'humanité (voir précédent roman), surconsommation, crise écologique et environnementale, société de données numériques, sécuritaire et de contrôles, perte de sens, uniformisation et déshumanisation, disparition des espèces... « mélancolie de la nature ». « Le monde était en train de basculer. Où était le point limite ? Quand le changement serait-il si évident que nous ne pourrions plus ne pas le voir ? » Sans oublier ces êtres qui, telles des ombres, traversent le roman depuis les terrains boueux de Calais jusqu'au *Château de paille* du côté de Digne chez Bachir et Sarah, là où ces migrants trouvent de quoi se réchauffer le corps et l'âme dans ce qu'il reste d'humanité. Car, « jour après jour, le flux se reconstituait, mû par un espoir qui circulait par-delà les océans, un espoir plus dense que les barbelés et plus obstiné que la police des frontières ». Partout en France, Sabrina et les autres forment « une chaîne d'êtres bienveillants [...] prêts à accueillir ceux qui en ont besoin un jour, une semaine ou un mois ». Ainsi, « la beauté et la bonté, voilà ce que nous devrions tous poursuivre, chaque jour, sans concession ».